

## Les productions agricoles à Châteaubriant au XVI<sup>e</sup> siècle (1500-1565)

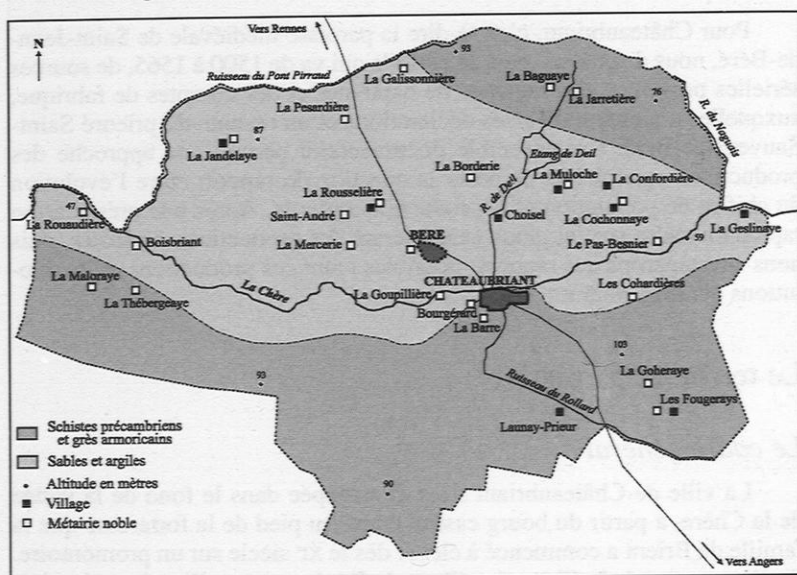
Pour Châteaubriant, c'est-à-dire la paroisse médiévale de Saint-Jean-de-Béré, nous disposons, pour la période qui va de 1500 à 1565, de sources sérieuses provenant des registres de baptêmes et des comptes de fabrique, auxquelles s'ajoutent diverses déclarations et un compte du prieuré Saint-Sauveur-de-Béré. Cet ensemble documentaire permet une approche des productions agricoles et de poser la question du rapport entre l'évolution du chiffre de population et la production agricole. Après une présentation rapide du cadre spatial, nous examinerons les productions agricoles, puis nous envisagerons des rapports possibles entre ces productions et les évolutions démographiques.

### Le territoire paroissial

#### *Le cadre général*

La ville de Châteaubriant s'est développée dans le fond de la vallée de la Chère, à partir du bourg castral établi au pied de la forteresse que la famille de Briant a commencé à élever dès le XI<sup>e</sup> siècle sur un promontoire. De l'autre côté de la Chère, le village de Béré constitue l'implantation initiale du peuplement, au moins dès l'époque mérovingienne. Il s'est développé en haut d'un versant bien exposé au sud. Deux ruisseaux importants, le Rollard et le Deil, rejoignent la Chère à Châteaubriant, dont les vallées morcellent le territoire. Ainsi, celui-ci présente-t-il des terroirs très contrastés, à la fois dans ses reliefs, ses sols et ses expositions : des marécages et des fonds de vallées inondables, des versants aux sols relativement bien drainés, des lanières de plateaux. L'ensemble géomorphologique s'organise en bandes orientées ouest-est : sur un bâti essentiellement composé de roches anciennes imperméables – grès armoricains et schistes précambriens –, la vallée de la Chère et son versant nord en pente douce se développent largement dans des sables et des argiles. Les sols des plateaux sont riches en silice, pauvres en chaux et acide phosphorique et chimiquement de valeur limitée. Cette pauvreté en chaux interdit aux plantes d'utiliser

efficacement la potasse présente. Peu profonds, ces sols s'égouttent mal, aussi la décomposition de la matière organique se fait-elle difficilement, ce qui conduit à un processus d'acidification. Le sud de la paroisse est particulièrement concerné par ces sols. En revanche, les fonds de vallées sont tapissés de sols plus récents, d'origine alluviale, favorables aux prairies. Les versants ajoutent à cette variété : ils offrent des sols peu épais qui par le jeu de la pente et celui de l'exposition assurent des possibilités complémentaires aux exploitants dont l'habitat est souvent fixé en haut de versant. Ces terres, en général bien exposées, ont attiré très tôt les hommes, autour de Béré, regroupant la très grande majorité des métairies connues au xv<sup>e</sup> siècle (figure 1).



La mise en valeur des terres demande aussi de préciser les données du climat. Si les indications de Guillaume Le Doyen pour le proche pays de Laval ne sont pas à négliger<sup>1</sup>, rien ne permet de préciser véritablement le climat du pays de Châteaubriant au début des Temps modernes, mais – tout en tenant compte de l'appréciation générale de «beau» donnée à une grande première partie du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> –, on peut le supposer très proche de ce que nous connaissons de nos jours, c'est-à-dire d'un climat tempéré

<sup>1</sup> CROIX, Alain, *La Bretagne aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. La vie. La mort. La foi*, 2 vol., Paris, 1980, graphique 97, et p. 370.

<sup>2</sup> LE ROY-LADURIE, Emmanuel, *Histoire humaine et comparée du climat*, t. 1, *Canicules et glaciers XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 2004.

océanique breton, marqué par des précipitations très moyennes, réparties en un nombre de jours relativement importants, ce qui n'exclut pas un relatif déficit de printemps et/ou d'été ; par des températures douces dont l'amplitude annuelle est peu creusée, les jours de gel étant peu nombreux, sans être absents ; et par un ensoleillement relativement élevé qui peut se prolonger à l'automne. La variabilité du temps est forte. La succession est toujours possible, d'une année à l'autre, entre de beaux étés, lorsque la présence de l'anticyclone des Açores établit un temps stable, beau et sec, et des étés « pourris », lorsque le passage des perturbations apporte, avec l'instabilité du temps, la faiblesse de l'ensoleillement, le recul des températures et la pluie. La possibilité d'un mois de février peu arrosé, aux températures peu élevées ou de temps humides associés à des coups de froid au moment de la fenaison, peut être gênant pour l'herbe et l'élevage. De possibles gels en octobre, au printemps, et plus encore l'humidité de l'hiver sur des sols riches en silice, peu profonds où la circulation de l'eau se fait mal, qui peut detremper parfois les sols en mars, sont autant d'éléments préjudiciables pour les cultures, alors qu'un « été pourri » est préjudiciable aux moissons<sup>3</sup>.

### *Un territoire fortement occupé*

La paroisse de Saint-Jean-de-Béré s'étend sur 3 344 ha. Elle comprend un habitat aggloméré constitué de la ville de Châteaubriant et de ses faubourgs développés dans le prolongement des quatre portes de la ville – Saint-Michel, de la Barre, de Couéré, de La Torche – et par le bourg de Béré. En juin 1560, le centre urbain est ainsi présenté : *le chasteau dudict lieu avecques ses tours, veues, galleries, chapelles et enclos de douves garnies d'eaues à l'entour et environs et la ville dudict Chasteaubriant close de murailles s'entreténantes, habitantes et comme sont assis et situez, ladite ville garnie de quatre portes fermantes à herce et ponts levis, en laquelle ville y a halles, fours, prinsons, forteresse<sup>4</sup>.*

Aveux et comptes témoignent d'une forte occupation du territoire paroissial. Aux maisons des quatre faubourgs sont associés des jardins *au derrière*. Puis la transition se fait avec la campagne dont les activités s'avancent jusqu'aux douves de la cité, surtout sous la forme de jardins, notamment à La Vannerie. Dans les vallées sont mentionnés des prés joignant le ruisseau du Rollard, des prés *fauchables* de Chescheu, de Beauvais, des Îles Gaultier, de la Demoiselle, et des *marais et margats non fauchables* proches de l'étang de Chescheu, des *pastis*, ainsi que des vieilles pêcheries de la Torche au pied du donjon, autant d'éléments asso-

<sup>3</sup> RENARD, Jean, *Les évolutions contemporaines de la vie rurale dans la région nantaise*, 1975, Les Sables-d'Olonne, p. 110-125.

<sup>4</sup> Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2101, fol. 1 v°.

ciés ou non à quelques maisons et *herbregements*, ou à des maisons et *tanneries*. Au-delà, apparaissent des terres, des *terres arables*, des parcelles de *terre labourable*, mais aussi des terres en *fresche*, des landes et de nombreux espaces boisés : des garennes (Petite et Grande-Garenne de Saint-Michel), des bois de haute futaie et de revenu (le grand bois du Drouillay, de plus de 2 000 journaux [désormais j] en 1560, le bois Hamon, le bois de la *Ministrye* dépendant du couvent de La Trinité). Les moulins à eau de La Torche, de Couéré et de Choisel, le moulin à vent de Saint-Michel, le moulin à tan des Planches à l'aval de la porte de Couéré sont autant d'équipements collectifs liés à l'activité rurale<sup>5</sup>.

Au-delà, l'information concernant la campagne mentionne surtout de nombreux lieux d'habitations. Ainsi sont nommés les prieurés de Saint-Sauveur et de Saint-Michel ; le couvent de la Trinité ; des manoirs tels ceux de la Malhorais, de la Galissonnière ; de nombreux villages, hameaux ou groupes de ferme, des métairies et granges dîmières. En mai 1541, sont nommées les *mesures* de Fregent, la Bruère, la Chevalleraie, la Corbinaye, la Geslinaye, la Haute-Bagaye, la Jandelaye, la Landaye, la Laye, la Mannelaye, la Thébergeaye, le Moulin Neuf, alors que sont cités par ailleurs les villages de Choisel, la Cochonnaye, la Confordière, la Geslinaye, la Jubaudière, la Jandelaye, la Rousselière, la Tousche-Muloche, Launay-Prieur, les Foulgerays<sup>6</sup>.

Les exploitations agricoles n'apparaissent pas, hormis les métairies. Le 3 mai 1428, lors de l'enquête liée à la réformation générale des feux, il est recensé pour la paroisse de Saint-Jean-de-Béré 15 métayers, soit 6,1 % des feux réels, pourcentage supérieur à la moyenne bretonne, 4,6 %, et surtout à celle du diocèse de Nantes, 2,8 %. La réformation de la noblesse, effectuée dans le prolongement de la réformation générale des feux, mentionne les métairies de Béré, Boisjagu, Boisbrient, la Barre, la Borderie, la Galissonnière, la Gelousière (que le feu a détruit), la Goheraye, la Goupillière, la Jarretièrre, la Jubaudière, la Rousselière, les Foulgerays, la Maloraye, la Muloche, la Pesardièrre, la Thébergeaye, le Pas-Besnier, les Haults-Foulgerays, Villeneuve, la Confordière étant déclarée *froste et inhabitée*, soit un total de 21 métairies dont deux ne sont plus exploitées. Ensuite, cette liste s'allonge avec la Bagaye, la Jandelaye, Bourgéard, mentionnées vers 1440, la Cochonnaye vers 1442, les Cohardières en

<sup>5</sup> Aveux rendus par le seigneur de Châteaubriant : la déclaration de septembre 1500 est reprise le 9 novembre 1503 et complétée par celles du 2 mai 1541 et du 19 juin 1560 : *ibid.*, B 2101, fol 1-2 v° (1500, 1503, 1541), 4-8 (1500), 4-17, 59 v° (1541) ; *ibid.*, B 2102, fol. 1-4, 12, 15 v° (1541), 223 v°, 224-224 v° (1560). *Ibid.*, H 115/1 ; H 127, fol. 9 v° (21 janvier 1550) ; Pour préciser le contexte, BOUVET, Christian, «Le Pays de Châteaubriant : histoire et identité», *Pays de Châteaubriant – Histoire et Patrimoine*, n° 1, 2002, 4-31 ; et PACAULT, Antoine, «La baronnie de Châteaubriant au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle», *ibid.*, p. 38-43.

<sup>6</sup> Arch. dép. Morbihan, 9 J 6 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2102, fol. 159 v°, 222, 224, 225 v° (1560) ; *ibid.*, B 2101, fol. 17 v°-18, 53-54 (1541) ; *ibid.*, H 118/1.

1448, la Bouveraye vers 1473, Coetbou en 1478, Saint-André en 1478, la Mercerie en 1540. Des bâtiments sont construits vers 1448 pour la métairie du Bourg, liée au prieuré de Béré, et vers 1473 pour la Rouaudière. Ici comme ailleurs en Bretagne, l'exemption au fouage, qui accompagne la reconnaissance par le pouvoir du statut de métairie à une exploitation, génère des querelles entre celui qui prétend à cet avantage fiscal et les paroissiens assujettis au fouage. C'est le cas pour la métairie de Choisel qui appartient aux Trinitaires et celle de la Rousselière relevant du prieur de Saint-Michel<sup>7</sup>.

## Les productions agricoles

### *Le nombre limité des documents relatifs à la mise en valeur des sols*

Des superficies et des indications de cultures sont parfois mentionnées. En juin 1560, le domaine, *maison* et métairie de la seigneurie de la Galissonnière s'étendent sur environ 170 j, répartis en bois (plus de 41 j, dont 5 de haute futaie, 34 en taillis et 2 en *chesnaye*), terres labourables (plus de 42 j), prés (plus de 9 j), et incultes (plus de 75 j, dont 72 en lande et le reste en *jaunaie*). L'ensemble comporte 22 parcelles (moyenne plus de 7,6 j) d'inégale importance, mais rarement de superficie inférieure à 1 j, illustrant une règle générale que les terres des domaines seigneuriaux sont moins morcelées que les exploitations paysannes. Les incultes occupent un peu moins de la moitié du domaine (44 %), et se caractérisent par des grandes parcelles (une de 50 et une autre de 22 j, en lande). Les bois s'étendent sur plus d'un quart du domaine, avec des parcelles souvent d'étendues non négligeables (une de 24, une autre de 7 j) ; outre leur caractère de marqueur social, ces bois sont des zones de chasse où le seigneur a *tout ferme droict de chasse tant à grosses bestes qu'autres*. Les terres labourables occupent moins d'un quart, réparties en 8 pièces de terre comprises entre 2 et 10 j. Les prés sont peu présents (6 %), comprenant 4 pièces de belle étendue (2 à 3 j). Les surfaces qui ont rapport avec l'élevage – prés, incultes, chênaies – sont dominantes : elles occupent plus de la moitié du domaine seigneurial et sont deux fois plus étendues que celles consacrées aux cultures<sup>8</sup>.

En juin 1560, la métairie du Bois-Gerbaud, située à Soudan, mais très proche de la paroisse de Béré, comporte 40 parcelles, dont aucune n'atteint

<sup>7</sup> *Ibid.*, B 2988, fol. 19 v° ; KERHERVÉ, Jean, *l'État breton aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Les ducs, l'argent et les hommes*, 2 vol., Paris, 1987, p. 564 ; Arch. dép. Morbihan, 9 J 6 ; Arch. mun. Châteaubriant CC 1 (4 septembre 1438).

<sup>8</sup> Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2102, fol. 159 v°-160 v°.

3 j, pour une superficie totale supérieure à 30 j. Les terres labourables et les champs s'étendent sur plus de 16 j (en 16 parcelles), soit plus de la moitié de l'exploitation ; les prés sur plus de 4 j (en 12 pièces), soit environ un huitième de l'exploitation ; les *clozels*, 1 j et demi ; leur affectation est difficile à établir, mais on peut penser à des pourpris et une mise en culture relativement intensive. Les autres parcelles sont partiellement en inculte (5 j sont constitués de pré et lande ou de *fresche* et pré ou de terre arable et lande ou de terre arable et en partie en buisson). Tout ceci révèle des assolements complexes et une agriculture extensive. Enfin d'autres parcelles sont totalement en inculte : 3 j sont composés de terre en *foulgerays* ou de lande ou de lande et *bruere* ou de lande et buissons. Pour cette métairie, les superficies en champs et prés sont importantes, alors que celles concernées par l'inculte sont relativement limitées<sup>9</sup>.

Deux métairies détenues par le prieuré Saint-Sauveur de Béré sont mieux renseignées grâce à un compte de 1544. La Goupillière couvre 120 j, comportant terres labourables, prés, bois de haute futaie, landes, maisons et *herbregement* ; la Rousselière s'étend sur 100 j. Le compte précise que la pièce des Picamètres est en terre arable et pré ; le petit champ, qui longe *le chemin à main droite en tirant vers le bout du parc*, a étéensemencé par le métayer de la Goupillière ; un autre petit champ devant le porche du prieuré est *restrait* (non loué) pour être mis en jardinage ou faire un verger. Des prairies permanentes fournissent de l'herbe et du foin : sur la moitié du grand pré, on peut mettre jusqu'à deux bœufs *grands et les miens*, c'est-à-dire appartenant au prieur ; le pré Neuf a été fauché, la récolte s'élève à 10 charretées de foin ; le pré Maubèche, *qui est à la queue des prés de ceans*, est affermé 40 s t à Jean Jahu, pour un an, *pour en jouir de la levée à la faux*<sup>10</sup>.

De ces trois cas, il est difficile de tirer des conclusions tant l'échantillon, limité, ne concerne qu'un certain type d'exploitation mené sur des terres sélectionnées et avec les moyens dont peuvent disposer des catégories sociales favorisées. Cependant, ils illustrent des caractères généraux de l'agriculture pratiquée à l'époque : attention portée par les propriétaires à l'exploitation de leurs terres ; morcellement des exploitations ; polyculture ; faiblesse des surfaces en herbe ; importance des incultes et extensivité de la mise en valeur – l'inculte a une valeur agricole et fait partie intégrante de l'économie agricole, car il est tout à la fois une terre de parcours pour le bétail et un choix cultural destiné à redonner de la fertilité à la terre en l'absence d'engrais.

<sup>9</sup> *Ibid.*, B 2102, fol. 158-159.

<sup>10</sup> *Ibid.*, B 2102, fol. 158-159, 225 ; *ibid.*, H 127, f° 6 v°, 8-9.

### *La variété des productions*

L'étude du compte du prieur Saint-Sauveur de Béré, portant sur l'année 1544, à compter du 1<sup>er</sup> janvier, permet une première approche des productions obtenues. Les dîmes levées portent sur des céréales d'automne : seigle (la part du prieur rendue en grenier étant de 66 boisseaux, désormais b), avoine grosse (51 b), froment rouge (7 b) ; des céréales de printemps : avoine menue (28 b), orge (63 b) ; et le froment noir ou sarrasin (15 b). L'importance du seigle (28 % du prélèvement), de l'orge (27 %) et de l'avoine grosse (22 %) est à souligner, ainsi que la faiblesse du froment (3 %). Le sarrasin qui figure dans les prélèvements à un niveau intermédiaire (6 %) apparaît bien établi à cette date. Les céréales d'automne sont légèrement dominantes (54 %). Aussi est-il possible d'envisager des assolements intégrant les céréales de printemps et le sarrasin – sans que l'on puisse préciser son insertion dans le système de production –, et encore des légumineuses que l'on sait présentes par d'autres sources<sup>11</sup>.

Le document enregistre encore les revenus de trois métairies qui se trouvent sur le territoire de la paroisse de Saint-Jean-de-Béré. Pour celle de la Goupillière, tenue à mi-croît par Guillaume Amyot et Jeanne Galiciez, à propos du bétail élevé, sont citées les ventes d'une génisse, achetée par Pierre Menet 45 s t, de deux jeunes taureaux, cédés pour 10 liv. 2 s t. De la laine est également écoulée pour 30 d t, alors que sont encore évoqués des moutons, des jeunes veaux, des chapons, des poules et du beurre (10 liv. *potero lugne* et 22 liv. de croc). Les grains consistent en céréales d'automne, seigle et avoine grosse à l'exception du froment. La production de seigle se monte à 136 b, dont il est réservé 24 b pour les semences ; celle d'avoine grosse à 126 b grande mesure, dont 20 b sont consacrés aux semences. Une céréale de printemps est citée, l'avoine menue, dont la production est moindre : 57 b, dont 7 b et demi passent en semences. Pour la métairie de la Rouxelière, sont énumérés des moutons, poules, chapons et jeunes veaux, et il est vendu 10 livres de laine pour 28 s t. La production de seigle s'élève à 148 b (22 b consacrés aux semences) ; celle d'avoine grosse à 120 b (20 b pour les semences), alors que sont évoqués l'avoine menue, l'orge, le *froment rouge* et le *froment noir*. Enfin, la métairie de La Grange est affermée à Pierre Menet pour 14 liv. t, 2 chapons et 6 poulets, somme dont il s'acquitte, le 2 octobre 1544, en versant une pipe et demie de cidre ainsi que de *autres chouses*. Des ventes diverses portent encore sur de l'orge, du seigle (3 b, 24 s t), de l'avoine grosse (un b, 6 s), un cuir de génisse provenant de La Rouxelière (27 s t), un cuir de bœuf,

<sup>11</sup> La situation évolue ensuite, l'orge s'effaçant dès le xvii<sup>e</sup> siècle, et l'assolement «classique» qui voit se succéder le blé noir, le seigle et l'avoine s'impose : PACAULT, Antoine, «L'agriculture dans la région de Châteaubriant aux xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles», *Pays de Châteaubriant – Histoire et Patrimoine*, n° 3, 2003, p. 9-15.

des peaux de moutons (8, 24 s t), des pommes (8 b, 6 s 8 d t), et des pourceaux<sup>12</sup>.

Dans le cadre de ces métairies, les céréales d'automne, à l'exception du froment, sont dominantes. La prépondérance du seigle s'explique par les conditions générales du climat et des sols, mais encore par les avantages qu'offre cette plante : facile à battre, ses rendements sont supérieurs à ceux du froment ; elle mûrit tôt, dès le début juillet, aussi le paysan peut-il préparer les semences d'automne dans de meilleures conditions ; enfin, elle fournit une paille de qualité. L'avoine, céréale qui a peu d'exigences pédologiques et ne demande pas des sols très préparés, est surtout destinée au bétail et, pour nombre d'exploitations paysannes, aux paiements des cens dus au propriétaire éminent de la terre. La faiblesse du froment est à mettre en relation à la fois avec les conditions «naturelles», à l'absence d'engrais et encore avec une agriculture dont les surplus commercialisés sont destinés au marché local. Dans ces métairies, le blé noir et surtout l'orge apparaissent peu. Apparemment, la rotation blé noir, seigle, avoine menue ne paraît pas encore être établie dans ces métairies<sup>13</sup>.

Le compte de 1544, en donnant des indications sur les quantités réservées aux semences, permet d'apprécier des rendements, c'est-à-dire le rapport établi entre le nombre de grains récoltés et celui des grains semés : pour le seigle : 5,6/1 et 6,7/1 ; pour l'avoine grosse : 6/1 et 6,3/1 ; pour l'avoine menue : 7,4/1. De telles valeurs ne sont qu'indicatives : elles correspondent, rappelons-le, à des exploitations particulières, des métairies, et l'année 1544, si l'on en juge par les dons en nature faits à la fabrique, paraît être une année favorable, bien que le montant des dons d'origine végétale autres que les céréales soient à un niveau seulement moyen, peut-être en raison de gels tardifs<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> Arch. dép. Loire-Atlantique, H 127, fol. 1-2, 6, 9 v°.

<sup>13</sup> *Ibid.*, H 127, fol. 4 v°. Le seigle est depuis le x<sup>e</sup> siècle la culture principale du Massif Armoricaïn : RUAS, Marie-Paule, «Les plantes exploitées en France au Moyen Âge d'après les semences archéologiques», dans *Plantes et cultures nouvelles en Europe occidentale au Moyen Âge et à l'époque moderne*, 12<sup>e</sup> Journées internationales d'histoire de Flaran, 1990 (1992), p. 22. Sur ces différentes plantes, COMET, Georges, *Le paysan et son outil. Essai d'histoire technique des céréales (France, VIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles)*, Rome, 1992, p. 244-251, 256-272.

<sup>14</sup> D'autres valeurs : GALLET, Jean, *La seigneurie bretonne du (1450-1680). L'exemple du Vannetais*, Paris, 1983, p. 205 ; BOIS, Guy, *Crise du féodalisme. Économie et démographie en Normandie orientale du début du 14<sup>e</sup> siècle au milieu du 16<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1976, p. 186-187 ; PLAISSE, André, *La baronnie du Neubourg. Essai d'histoire agraire, économique et sociale*, Paris, 1961, p. 165 ; FOURQUIN, Guy, *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Âge du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1964, p. 79 ; COMET, Georges, *Le paysan...*, *op. cit.*, p. 294, 298, 313-315 ; ID., «Productivité et rendements céréaliers : de l'histoire à l'archéologie», dans *L'homme et la nature au Moyen Âge : paléoenvironnement des sociétés occidentales*, Paris, 1993 (1996), p. 87-89.



Notre principale source pour connaître les productions agricoles sur la paroisse est l'ensemble des comptes des procureurs et trésoriers de la fabrique de Saint-Jean-de-Béré dont la série est continue à partir de février 1506 – les procureurs entrent en fonction en février et sont nommés pour un an –, seuls ce premier compte et celui de 1549-1550, qui clôt le premier registre, sont incomplets<sup>15</sup>.

Les recettes de la fabrique sont diverses. Aux revenus provenant de rentes, de dons, de legs, de la vente d'objets divers, de paiements liés à certaines inhumations, voire de *taillée*, s'ajoutent ceux des offrandes en espèces – faites à la *boeste* de l'église de Béré augmentées de la moitié de celles provenant de la chapelle seigneuriale Saint-Nicolas, située dans la ville close de Châteaubriant – et surtout de la vente des *presans donnéz à la boeste*, c'est-à-dire de dons en nature faits en la seule l'église de Béré<sup>16</sup>.

Les ventes se font au lieu *acoustumé*, que rien ne nous permet de localiser, et, est-il mentionné le 21 février 1529, à l'issue de la *grant messe* célébrée en l'église paroissiale, mais certains dimanches ne connaissent ni dons ni ventes<sup>17</sup>. Cependant, des dons peuvent parfois avoir lieu le dimanche en l'absence de grand'messe à Saint-Jean-de-Béré lorsque les paroissiens sont en procession à l'extérieur, et encore en semaine. Dans ce dernier cas, la vente peut être différée au dimanche suivant, les produits

<sup>15</sup> Arch. mun. Châteaubriant, GG 45-46 pour la période de cette étude.

<sup>16</sup> *Ibid.*, GG 46, fol. 152 v°.

<sup>17</sup> L'indication de l'église paroissiale paraît confirmée par le fait qu'il n'est pas rapporté de vente lorsque la grand'messe est célébrée en la chapelle Saint-Nicolas ou lorsque les paroissiens partent en procession. Aussi dans les comptes, la grande majorité des ventes est-elle rapportée au dimanche : la grand'messe dominicale étant le moment privilégié des dons et des ventes, *ibid.*, GG 45, fol. 2, 207, 390. Certains dimanches ne connaissent ni dons ni ventes. De tels dimanches peuvent alors ne pas être mentionnés, mais, le plus souvent, ils sont affectés de la mention *nihil*. Entre 1507 et 1565, leur nombre est variable se situant entre 3 et 15 et atteindre même une fois 20 en 1565. La moyenne s'établit à 8 : 40 années se situant à cette moyenne ou au-dessous, 18 au-dessus ; et pour certaines années (1515, 1537, 1541, 1563, 1565), les chiffres correspondent à un dimanche sur quatre. Tous les mois peuvent être affectés et, certaines années, l'absence de dons peut se répéter l'espace de deux, voire de trois dimanches de suite. Ces absences de dons et de ventes correspondent aux processions accomplies vers La Primaudière, La Trinité, Saint-Mandé, Saint-Julien-de-Vouvantes ou Saint-Sauveur de Redon ; aux dimanches où la grand'messe est célébrée à Saint-Nicolas ; et encore souvent au *dimanche jour des grandes Pasques* ou aux jours de Noël ou de Toussaints lorsqu'ils se situent un dimanche. Parfois, ce sont des événements particuliers qui en sont la cause : le 15 août 1557, *des pardons* ; le 6 novembre 1558, une procession *pour le Roy et pour la paix* se conclut par une messe à la chapelle Saint-Nicolas ; le 21 mars 1563, le passage de *mons<sup>r</sup> de Rohan [...] en la ville de Chateaubriant* provoque la fuite des prêtres, les comptables portant d'autre part en dépense 58 s pour avoir fait *reblanchir* la croix de la paroisse *d'autant qu'elle auroit esté cachée en terre au temps des troubles*, *ibid.*, GG 46, fol. 120 v°, 138 v°, 218, 225.

étant alors mis un temps au *coffre de Béré*<sup>18</sup>. Des ventes *sur semaine* se rencontrent chaque année lors des jours des fêtes de la Circoncision (1<sup>er</sup> janvier) et l'Épiphanie (6 janvier), et, mais moins régulièrement et pour un moindre montant, lors d'autres fêtes religieuses qui ne sont pas des dimanches ou qui ne tombent pas chaque année le dimanche<sup>19</sup>.

Les procureurs enregistrent la nature des produits vendus. On peut distinguer des produits d'origine animale : beurre, parfois qualifié de *frays* ; cochons ou demi-cochons, pourceaux parfois qualifiés de petits ou de *let*, *chair* qualifiée parfois de fraîche dont il est parfois précisé qu'elle est de porc, *chandelles de porc*, *eschine* de porc, jambon voire *grand jambon*, *joues* de porc ou de pourceau, *joues d'eschine de porc*, lard ou *lart de porc*, *nouz d'eschine de pourceaux*, *poitrine*, tête de pourceau, et encore *viande* qui paraît être à distinguer de la mention de *chair*. Les mentions de brebis, chapon, laine et toison de laine, mouton, veau, oie, *oayson*, poisson, voire de miel, sont beaucoup plus rares.

Les produits d'origine végétale sont également très variés : avoine en gerbe, avoine grosse, avoine menue, *bled*, froment rouge, froment noir, *mesles* (mélange de grains de seigle et de froment), orge, seigle ; chanvre, lin dont il est parfois précisé qu'il est broyé, non broyé (*grogez*), à *grogez*, avec la *bogue* ou encore en fil, *linette* (graine de lin) ; ail, fèves parfois en *gosse* ou nouvelle, navets, *porrée*, oignon, panais, pois parfois en *gousse*, verts ou nouveaux ; châtaigne, noix, *cormes*, *neffles*, cerises, pêches, poires, pommes, prunes, *coigns*, raisin.

Des produits transformés ne sont pas absents : fouaces, gâteau ou petits gâteaux, miche, pain de seigle, pain blanc, gros pain, tourteau qualifié parfois de petit ou de seigle.

Cette énumération rend compte de la polyculture pratiquée sur le territoire de la paroisse. La culture de blé noir y est attestée dès 1506/1507<sup>20</sup>. Elle est à rapprocher des mentions connues au début du XVI<sup>e</sup> siècle dans le bassin de Rennes<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> *Ibid.*, GG 45, fol. 24.

<sup>19</sup> *Ibid.*, GG 45-46, *passim*.

<sup>20</sup> À rapprocher de dons en 1536 de blé noir à la fabrique de Louvigné-les-Bais, BUSSON, Henri, «L'église et la paroisse de Louvigné-de-Bais (Ille-et-Vilaine) (1536-1563)», *Annales de Bretagne*, 37, 1926, p. 344 ; et en 1542-1544 à celle de Quimper, PEYRON, Paul, abbé, «L'église de Saint-Mathieu de Quimper», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 20, 1893, p. 31.

<sup>21</sup> NASSIET, Michel, «L'agriculture bretonne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : une expansion», *Bulletin de l'Association bretonne*, 1997, p. 145-146.

*Du calendrier des dons au calendrier des productions*

Un calendrier général des dons et des ventes au cours de l'année peut être dressé. Les 1<sup>er</sup> et 6 janvier, associés au premier dimanche de janvier si celui se place entre ces dates, sont l'occasion de dons et de ventes importants : les céréales (avoine grosse, avoine menue, froment, orge, seigle), ainsi que le sarrasin, les pains, les tourteaux et les gâteaux, y occupent une place prépondérante. Cependant, beurre, chanvre, châtaignes, lin, miel, navets, oignons, panais, poires, pois, pommes, pourceaux, et *viandes* ne sont pas absents. Les mois de janvier et février s'inscrivent dans la continuité, mais à des niveaux quantitatifs et de variété moindres. Si nous ignorons qui sont les donateurs – et les acheteurs –, nul doute qu'ils prélèvent ces produits sur leurs réserves, et que ces dons donnent une indication de ce dont certains disposent à ce moment. De tels produits stockés alimentent encore des dons lors des autres mois de l'année.

À partir de mars s'ouvre une nouvelle période marquée par des dons et ventes de pourceaux et de beurre. Ces produits peuvent être offerts dès le mois de mars, mais le plus souvent à partir d'avril, voire mai ou juin. Ils se suivent sur plusieurs semaines ou mois jusqu'en juillet, août, septembre, voire octobre selon les années, sans totalement disparaître ensuite ; toutefois à partir d'octobre ou de novembre, le relais est pris par les dons en *chair* et *viande*. Les autres productions agricoles ont leur calendrier : en juin (cerises, fèves, laine, lin, pois), juillet (miel, oignons, poires, prunes), août (ail, chanvre, navets, pommes, parfois froment noir, seigle, orge ou avoine grosse), septembre (fruits et raisin), octobre (châtaignes, nêfles).

Selon les années, ce calendrier présente d'autres variations : ces différents produits peuvent apparaître plus ou moins tôt. Le raisin mérite une attention particulière. Il est absent des dons une année sur trois, absence probablement imputable à des gels de printemps. Des périodes favorables, particulièrement entre 1545 et 1559, alternent avec d'autres défavorables : fin de la décennie 1510, années 1530 (de 1529 à 1544), début des années 1560 (1560 et 1562). Lorsqu'ils ont lieu, ces dons et ventes sont en quantité limitée, le montant de la vente ne dépassant rarement la somme de quelques sous (2 s à 4 s 7 d t). La première vente peut apparaître en août, mais les dons de raisin se font surtout en septembre, rarement en octobre, voire novembre<sup>22</sup>. Ces différences sont à mettre en relation avec la qualité

<sup>22</sup> Ventes en août : en 1556, le 6 ; en 1559, le 14 ; en 1524, le 21 ; en 1552, le 27 ; en 1563, le 29. Ventes en septembre : en 1521, le 1<sup>er</sup> ; en 1565, le 2 ; en 1558, le 4 ; en 1540, le 5 ; en 1534, le 6 ; en 1516, 1533, 1550, le 7 ; en 1520, 1526, le 9 ; en 1545, le 13 ; en 1525, 1548, le 14 ; en 1518, 1557, le 19 ; en 1527, le 22 ; en 1514, 1536, 1554, le 23 ; en 1531, 1564, le 24 ; en 1547, le 25 ; en 1512, 1546, le 26 ; en 1517, 1528, 1551, le 27 ; en 1549, le 29 ; en 1543, le 30. Ventes en octobre : en 1553, le 1<sup>er</sup> dimanche ; en 1523, le 11 ; en 1510, le 13 ; en 1511, le 19 ; Ventes en novembre : en 1555, le 3.

des étés. Parfois encore, une même année, des dons à des dates différentes, ce qui donne à penser qu'il est, au moins en partie, consommé comme fruit.

Les quantités ne sont pas toujours indiquées. Très souvent, il n'est mentionné que la nature du produit parfois signalé par une appellation générale : *bled*, ou *fruct*. D'autre part, lorsque des indications de quantités sont données, elles peuvent être difficiles à exploiter : le beurre est vendu en pot, petit pot, mais également en *coign* ou en *motte* ; le lin en paquet ou en petit paquet ou en *poupée* voire en poignée ; les navets en *pochée* ou *poche*, les oignons en trochée ou en liasse ; le miel en pot, les fruits en *pannetée* ou en *quantité* ainsi que des légumes, et parfois appréciés en *mesure*.

Aussi, une totalisation ne peut-elle être effectuée que pour certains produits et pour certaines années. C'est le cas du beurre lorsque le nombre de pots de beurre vendus est enregistré, des céréales et du blé noir mesurés en boisseaux, et des porcelets – seule cette dernière recension couvrant l'ensemble, ou presque, de la période étudiée. Pour le beurre, sur 16 années bien renseignées, entre 1507 et 1524, la moyenne des ventes est de 145 pots, et la série est relativement homogène. Pour les céréales et le blé noir, l'information est également incomplète. Le seigle arrive au premier rang avec un tiers du total des dons dont les quantités sont connues. L'avoine grosse, le blé noir et l'orge, pour chacun, représente la moitié, et le froment le tiers de ce qui donné et vendu en seigle. Ces rapports ne sont qu'indicatifs, mais ils sont à rapprocher des indications données par la levée de la dîme due au prieur de Saint-Sauveur de Béré en 1544. On retrouve la domination du seigle, la faiblesse du froment et le niveau intermédiaire du blé noir. Les quantités données et vendues sont irrégulières, et leur total supérieur à 10 b ne paraît pas se poursuivre après 1523. Ces quantités sont inversement proportionnelles aux prix : aux années de dons élevés correspondent des prix bas et probablement à un niveau de production important (1509-1512, 1514) ; et à l'opposé les quantités les plus faibles correspondent à des années de prix élevés et de production limitée (1508, 1514). Mais les choses ne sont pas si simples ; par exemple, en 1520 et 1521, alors que les prix du seigle sont à leur maximum connus, les dons ne sont pas au plus bas. Le jeu des mentalités est essentiel. Ce jeu se retrouve dans une évolution des comportements qui fait qu'après 1518 les dons de céréales ou de blé noir de fin d'été et début d'automne deviennent irréguliers (absence en 1519, 1522, 1524, 1526, 1529-1530) pour disparaître à partir de 1532 (hormis en 1539).

Pour les pourceaux, les chiffres sont connus pour 55 années. La moyenne annuelle des dons et des ventes est de 24 bêtes, avec de fortes variations annuelles : moins de 10 en 1522, 1546, 1564-1565 ; plus de 40

en 1507, 1510, 1534-35, 1547-1548<sup>23</sup>. Si on cherche à distinguer des périodes : 1507-1521, et plus encore 1547-1557 offrent des valeurs supérieures à la moyenne des dons ; 1522-1546 se situe au-dessous ainsi qu'après 1561, les années 1564 et 1565 étant même marquées par un véritable effondrement des dons en porc.

### *Les prix des denrées agricoles*

Les sommes enregistrées par les procureurs tout au long de leurs comptes permettent d'établir le montant total des dons et des ventes pour toute la période étudiée<sup>24</sup>, et lorsque les déclarations sont suffisamment détaillées, d'envisager d'étudier l'importance relative des produits donnés et vendus.

Une telle approche exige de s'interroger sur la nature même des sommes enregistrées et mises en relation avec une certaine quantité de produits. Les produits vendus correspondent-ils à l'ensemble de ceux qui ont été donnés ? Les prix peuvent-ils être considérés comme correspondant à ceux ordinairement pratiqués au marché ? Les conditions de vente sont-elles les mêmes d'un dimanche à l'autre ? Quels sont les facteurs et les interventions qui contribuent à la composition et à l'évolution des prix ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre dans l'ignorance où nous sommes des conditions de vente et des prix pratiqués par ailleurs. Cependant, nous pouvons considérer que ces ventes expriment l'existence d'un marché – dont le fonctionnement n'est sans doute pas totalement analogue à d'autres où s'échangent des produits agricoles à Châteaubriant –, ce qui justifie que l'on peut envisager une étude comparative des prix cités dans les comptes. D'autre part, l'appréciation des sommes déclarées doit tenir compte de la variabilité des prix. Celle-ci ne peut être appréciée que pour des produits dans les mesures sont comparables, ce qui est le cas pour les céréales lorsque leurs prix sont rapportés au boisseau, que l'on suppose de capacité stable entre 1507 et 1565. Les données sont fragmentaires et deviennent éparées après 1530. Elles permettent néanmoins d'établir, lorsqu'il y a concordance temporelle des indications, une hiérarchie des valeurs.

L'avoine grosse est moins chère que le seigle, l'orge, le froment et le blé noir, mais certaines années, elle peut égaler le prix du seigle ou être

<sup>23</sup> L'irrégularité est la règle et se succèdent plus ou moins rapidement des séquences plus favorables (1507-1510, 1513, 1517-1521, 1525-1527, 1531, 1533-1535, 1538, 1543-1544, 1547-1551, 1554, 1557, 1559) et moins favorables (1511-1512, 1514-1516, 1522-1524, 1528-1530, 1536-1537, 1539-1542, 1545-1546, 1551-1552, 1555-1556, 1561-1562, 1564-1565).

<sup>24</sup> Sauf pour 1532 où la disparition d'un des procureurs nous prive d'informations entre le 17 février et le 21 juillet.

plus chère que le blé noir<sup>25</sup>. Le blé noir est plus cher que l'orge, mais il est moins cher que le froment et que le seigle. Mais parfois le prix du blé noir égale celui de seigle et celui du froment<sup>26</sup>. Le froment est plus cher que l'orge et que le seigle, mais là encore la règle n'est pas générale<sup>27</sup>. Enfin, l'orge est de valeur inférieure à celle du seigle<sup>28</sup>.

Cette première approche révèle des prix extrêmement variables : l'avoine grosse voit son prix se situer entre 2 s 4 d ob, le 1<sup>er</sup> janvier 1510, et 15 s t, le 6 janvier 1546 (écart de 233 %) ; le blé noir entre 3 s t, le 26 août 1508, et 9 s t, le 5 mai 1520 (écart : 200 %) ; le froment entre 4 s 1 d t, le 21 avril 1510, et 14 s 2 d t, le premier dimanche de mars 1508 et le 1<sup>er</sup> janvier 1509 (écart : 247 %) ; l'orge entre 2 s 9 d t, le 21 avril 1510, et 18 s t, le 23 mars 1522 (écart : 555 %) ; le seigle entre 3 s 4 d, le 1<sup>er</sup> janvier 1510, et 14 s 7 d t, le 1<sup>er</sup> janvier 1529 (écart : 340 %).

Cette forte variabilité peut se retrouver au cours d'une année. Voici quelques exemples : + 38 % pour l'avoine grosse en 1511 (entre le 27-01 et le 05-10) ; + 157 % pour le blé noir en 1517 (entre le 01-01 et le 26-04) ; - 21 % pour le froment en 1515 (entre le 06-05 et le 09-09) ; + 31 % pour l'orge en 1509 (entre le 04-02 et le 18-03) ; + 72 % pour le seigle en 1520 (entre le 08-01 et le 19-05), mais - 43 % en 1514 (entre le 08-01 et le 08-09). Ces variations au cours des années-récoltes offrent plusieurs cas de figure. L'augmentation des prix peut s'amorcer dès l'automne, ainsi pour l'avoine grosse, en octobre 1507, en novembre 1508, en octobre 1511, pour le blé noir en octobre 1516, octobre 1518, pour le seigle en sep-

<sup>25</sup> L'avoine grosse est moins chère que le seigle le 1<sup>er</sup> janvier 1509, 3 s 10 d ob t contre 6 s t, soit une différence de 53 % ; mais 40 %, le 1<sup>er</sup> janvier 1510 ; 42 %, début janvier 1513 ; 47 %, le 6 janvier 1523 ; et 45 %, le 6 janvier 1554). Elle est moins chère que l'orge début janvier 1510, 2 s 4 d ob t contre 3 s 1 d t, soit un écart de 30 %) ; que le froment le 22 février 1512, 4 s t contre 6 s t, soit un écart de 50 % ; mais 31 %, le 6 janvier 1526 ; et 45 %, le 6 janvier 1554 ; et que le blé noir le 1<sup>er</sup> février 1514, 4 s 6 d t contre 5 s t, soit un écart de 11 %. L'avoine grosse égale le prix du seigle le 6 janvier 1526, 5 s 4 d t, et elle est plus chère que le blé noir début janvier 1515, 5 s 1 d t contre 3 s 8 d t, soit un écart de 39 % ; mais 25 % le 6 janvier 1519, et encore 17 %, le 6 janvier 1525.

<sup>26</sup> Le blé noir est plus cher que l'orge le 14 mai 1518, 5 s t contre 3 s 10 d t, soit un écart 30 %. Il est moins cher que le froment le 1<sup>er</sup> janvier 1519, 4 s 3 d t contre 6 s 9 d t, soit un écart de 63 % ; et que le seigle le 1<sup>er</sup> janvier 1519, 4 s 3 d t contre 7 s t, soit un écart de 65 %. Le 8 janvier 1520, le boisseau de blé noir est égal en valeur à celui de seigle (5 s t) et le 6 janvier 1527 à celui de froment (4 s 10 d t), le 7 avril 1521, il est moins cher que celui d'orge (6 s 10 d t contre 10 s 6 d t, soit un écart de 52 %).

<sup>27</sup> Le froment est plus cher que l'orge le 21 avril 1510, 4 s 1 d t contre 2 s 9 d t soit un écart de 49 % ; que le seigle le 1<sup>er</sup> janvier 1510, 14 s 2 d t contre 3 s 4 d t, soit un écart de 325 %). Le 6 janvier 1554, le froment et le seigle sont de valeur égale (4 s 6 d t) et le 1<sup>er</sup> janvier 1519, le seigle est légèrement plus cher que le froment (7 s t contre 6 s 9 d t soit un écart de 3 %).

<sup>28</sup> L'orge est inférieure au seigle le 23 mars 1522, 18 s t contre 18 s t 4 d t, soit un écart de 2 % ; mais de 17 % le 14 mars 1525.

tembre 1512, novembre 1517, septembre 1527 ; ou encore au printemps pour le blé noir en avril 1517, mai 1520, pour l'orge en mars 1509, pour le seigle, en mai 1520. Ces différences sont à mettre en rapport avec l'importance de la récolte obtenue et des stocks mobilisables. La situation est d'autant plus sérieuse que le mouvement de hausse des prix commence tôt, la soudure se différencie ainsi de situations plus dramatiques, puisque la poussée forte et continue des prix de grains toujours présents sur le marché, en rend l'acquisition de plus en plus difficile pour beaucoup. Autre possibilité, celle d'une baisse des prix qui intervient au lendemain des récoltes : pour l'avoine grosse, en 1509, 1512, 1521 ; le blé noir en 1516 ; le froment en 1512, 1515 ; le seigle en 1509, 1514, 1525. Cependant, durant une partie de l'année, voire l'année complète, les prix peuvent être stables ou connaître des mouvements peu marqués, par exemple pour l'avoine grosse en 1509, 1523, 1525 ; le blé noir en 1521 ; le froment en 1512 ; l'orge en 1510 ; le seigle en 1510, 1524, 1525.

Ces variations caractérisent un monde agricole où, d'une part, les stocks au niveau local sont limités, et où, d'autre part, les capacités de recourir à des achats de compensation sont également limitées du fait de la faiblesse des disponibilités monétaires du plus grand nombre, des communications et des possibilités d'approvisionnement au niveau régional. Les fluctuations des productions ont ainsi des effets immédiats sur les prix. Cependant, le fait que la tendance à la hausse peut, certaines années, ne pas être continue (par exemple, pour l'avoine grosse en 1510, le blé noir en mai 1517 et mai 1518, l'orge en avril 1508 et avril 1514, le seigle en mai 1514 et février 1523), donne à penser, que sur un marché que l'on devine étroit, des interventions (vente de réserves stockées, achats sur des marchés voisins), même limitées, peuvent influencer sur les prix.

L'insuffisance des données interdit de se prononcer sur le mouvement de hausse générale des prix qui marque le XVI<sup>e</sup> siècle et s'affirme à partir de 1525-1535<sup>29</sup>. Elle interdit encore d'envisager de moduler les montants enregistrés dans les comptes de fabrique. Cependant, il peut être envisagé de dégager une conjoncture agricole reposant sur des données fragmentaires et seulement sur des prix, c'est-à-dire sur un rapport évolutif entre l'offre et la demande dont, rappelons-le, nous ne connaissons pas les composantes.

<sup>29</sup> GALLET, Jean, *La seigneurie bretonne...*, op. cit., p. 295, relève un mouvement à la hausse des prix qui s'affermirait vers 1535, la *perrée* de froment mesurée de Vannes passant de l'indice 100 en 1475, à l'indice 176, en 1528 et 375 en 1532. Pour M. NASSIET, *Noblesse et pauvreté. La petite noblesse en Bretagne, XV-XVIII siècles*, Bannalec-Rennes, 1993, p. 116, le XV<sup>e</sup> siècle a vu une longue stagnation des prix nominaux et le mouvement séculaire de hausse au XVI<sup>e</sup> siècle commence vers 1525-1535, pour être très fort de 1560 à 1590, les contemporains en prenant conscience vers 1550.

Les récoltes de 1506 paraissent correctes. Celles de 1507 franchement mauvaises pour le froment et l'orge dont les prix s'affichent au plus haut au printemps 1508. Les récoltes de 1508 sont mieux orientées mais la tension demeure sur les prix du blé et de l'orge (forte hausse en mars 1509 par rapport à février). Celles de 1509 sont bonnes, il en est de même en 1510, alors que le sont un peu moins celles de 1511 (le seigle est en janvier 21 % plus cher qu'un an auparavant) et de 1512. Les récoltes de 1513 paraissent très médiocres (en janvier le seigle est 70 % plus cher qu'un an auparavant). Celles de 1514 sont plus favorables (sauf pour l'avoine grosse et l'orge, mais le seigle retrouve en janvier ses prix de janvier 1512 et 1513), alors que celles 1515 et 1516 le sont un peu moins surtout pour le blé noir dont les prix sont au printemps 1516, et surtout de 1517, au plus haut. Les récoltes de 1517, 1518 et 1519 restent très moyennes et une certaine tension persiste sur les prix, en particulier du seigle. Cette tension se fait plus vive à la suite des récoltes 1520 et plus encore en 1521 : le prix du seigle est au plus haut pendant les hivers 1521 et 1522, ce qui est à rapprocher d'une disette qui affecte le pays nantais. Les récoltes de 1522 et 1523 sont moins mal orientées et la situation se détend à la suite des récoltes de 1524, 1525 (un peu moins pour l'avoine grosse), 1526 (tout particulièrement pour le froment). Par la suite, les indications sont comptées. Une tension sur les prix se lit après les récoltes des années 1527, 1528, 1530-1532 (à rapprocher des années 1528-1532 qui en pays nantais connaissent une « crise chronique » et une famine en 1531-1532), 1536, 1542, 1545 (1545-1546 étant en pays nantais marquées par une disette), 1552, 1555-1556 (ces deux années étant difficiles pour le pays nantais encore touché par la disette). Alors qu'au contraire la détente se fait après les récoltes des années 1534, 1537, 1553 (sauf pour l'orge)<sup>30</sup>.

### *L'évolution des offrandes annuelles à la fabrique*

Toutes les insuffisances relevées et les réserves faites appellent à beaucoup de prudence pour conduire l'étude des offrandes faites entre 1507 et 1565. La moyenne des dons et des ventes s'établit, pour les 58 années pour lesquelles nous disposons de chiffres, à 25 liv. 3 s 4 d. Un peu plus d'un cinquième (21 %) est fourni par des dons en deniers. Ces premiers chiffres montrent une monétarisation limitée, si l'on en juge par comparaison avec la paroisse de Batz, en pays guérandais, dont les registres de la fabrique n'enregistrent que des sommes en deniers<sup>31</sup>.

L'essentiel des offrandes vient de dons en nature. Ceux-ci peuvent être étudiés à partir de données chiffrées relatives à 51 années. Les produits

<sup>30</sup> CROIX, Alain, *La Bretagne...*, *op. cit.*, p. 255-256, 261.

<sup>31</sup> GALLICÉ, Alain, BURON, Gildas, «Un compte de fabrique de la paroisse Saint-Guérolé de Batz (mars 1478-mars 1479)», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2004, p. 29-71.



d'origine animale représentent plus de la moitié du total des offrandes (55 %), dont l'essentiel provient d'une part, des porcs, des viandes et les *chairs* (surtout de porc) et, d'autre part, du beurre (respectivement 31 % et 22 % du total des offrandes), auxquels s'ajoutent d'autres produits, avant tout du miel. Le monde végétal fournit 24 % du total des offrandes. La part des céréales, du blé noir et du pain est dans ce dernier ensemble prépondérante (13 %), s'y ajoutent du lin et du chanvre, des fruits et des légumes (11 %) <sup>32</sup>.

Ces pourcentages sont à mettre en rapport avec les disponibilités des donateurs et leurs comportements – en particulier au début janvier pour les offrandes qui marquent les fêtes de la Circoncision et de l'Épiphanie –, mais ils doivent aussi exprimer des sentiments : inquiétude, confiance... Ils n'en traduisent pas moins, également, une donnée agricole d'alors du pays de Châteaubriant : climat, sols, systèmes culturaux semblent plus propices à l'élevage qu'aux céréales.

Une étude des variations annuelles des dons entre 1507 et 1565 permet-elle d'appréhender des évolutions touchant les productions agricoles d'une part, mettant en relief des comportements d'autre part ?

Des grandes phases peuvent être isolées. De 1507 à 1516, les valeurs des ventes des dons en nature se situent au-dessous de 20 liv. t. Puis de 1517 à 1535 – sauf exception en 1524, 1528 et plus encore de 1529 à 1531 – les valeurs s'affichent au-dessus de 20 liv. t. De 1536 à 1546, on est au-dessous de 20 liv. t et même certaines années de 15 liv. t (1536, 1537, 1539, 1541). Ensuite de 1547 à 1560, sauf exceptions (1549, 1553, 1557), les valeurs dépassent 20 liv. t, alors que 1562 marque une rupture avec des

<sup>32</sup> Si l'on ne s'en tient qu'aux dons en nature, la moyenne des ventes s'élève à 19 liv. 12 s 8 d t, la part des produits d'origine animale compte pour 70 % (dont 39 % pour les porcs, viande et chair, 28 % pour le beurre), et celle des produits d'origine végétale pour 30 % (dont 16 % pour les céréales, le blé noir et le pain). Une répartition annuelle des dons et des ventes de produits en nature peut être établie (tableau 5). Si l'on s'en tient aux moyennes, le montant des ventes de produits atteint son maximum au printemps (34 % du total annuel), mai enregistrant le plus souvent le montant mensuel le plus élevé. L'été reste bien disposé avec 24 %. Avec l'automne, le recul se fait plus net, cette saison affichant une valeur moyenne de 17 %. Les dons et des ventes à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier, du premier dimanche de janvier et de l'Épiphanie peuvent faire du mois de janvier le mois le plus pourvu, aussi l'hiver représente-t-il 25 % du total des dons en nature. Cependant, la moyenne ne rend pas compte de la réalité. En effet, ce classement saisonnier – P/H/E/A – ne se retrouve que lors de quatorze années (1510, 1512, 1516, 1519-21, 1527-29, 1538, 1552, 1557, 1561-62) sur les 58 envisagées, le printemps restant dominant dans 27 autres cas qui présentent des classements variés : P/H/A/E, en 1525, 1536, 1549, 1556, 1564 ; P/E/H/A, en 1507, 1511, 1513, 1524, 1526, 1533-35, 1537, 1539-40, 1543, 1545, 1559 ; P/E/A/H, 1542, 1544, 1554, 1558 ; P/A/E/H, 1551, 1560 ; P/A/H/E : 1517, 1563. L'hiver occupe la première place à 9 reprises : H/P/E/A, en 1514-15, 1522-23, 1530-31, 1550 et H/E/P/A, en 1509, 1518 ; l'été à 7 reprises : E/P/H/A, en 1508, 1541, 1547-48, 1555, 1565 et E/P/A/H, en 1546 ; et l'automne à une occasion, en 1553, A/E/P/H.

valeurs inférieures à 15 liv. t. Une analyse plus fine de ces phases s'avère intéressante<sup>33</sup>.

Les années 1507, 1508, 1509 enregistrent des montants de ventes en hausse, auxquels contribuent grandement le porc, les produits d'origine végétale et particulièrement les céréales, alors que celles de beurre régressent, les dons faits durant l'été sont importants et ceux des fêtes du début des l'année 1508 et 1509 élevés. À cette série bien orientée, fait suite une autre, jusqu'en 1516, dont les valeurs sont inférieures à celle atteinte en 1509. La part des produits d'origine végétale s'inscrit d'abord à la baisse surtout en 1511 et 1513, et retrouvent des valeurs plus élevées en 1514, 1515 et 1516 pour les céréales. Les ventes de produits d'origine animale sont faibles en 1514, 1515 1516 : la chute de celles de porc n'étant compensée par des ventes conséquentes de beurre qu'en 1511 et 1512 et 1516. Le printemps est marqué par des dons importants, surtout de 1510 à 1513, ensuite l'hiver se renforce, la valeur de l'automne 1514 étant également importante. Les dons faits lors des fêtes de début d'année sont médiocres sauf en 1510 et 1516.

Un palier est franchi en 1517, et ce jusqu'en 1535, où le montant des ventes des dons en nature dépasse, sauf exception, 20 liv. t. Cette valeur pouvant être largement dépassée et se placer au-delà de 25 liv. t en 1519, 1526, et même de 30 liv. t en 1518. Les dons en produits d'origine animale dépassent alors 15 liv. t (sauf en 1517, 1522, 1523, années où leur recul est en partie compensé par les produits végétaux, ce qui n'est pas le cas en 1524), 1526 enregistrant la valeur la plus élevée de notre série. Pour les produits végétaux, sont mentionnés également des chiffres dont certains ne seront jamais dépassés, ainsi en 1518 (chiffre record), 1521, 1522, 1523, 1525. Cependant, certaines années, le total des ventes sont inférieures à 20 liv. t, c'est le cas en 1524 (les produits végétaux s'effondrent), et de 1528 à 1531 ; en 1528 le recul des produits d'origine animale est compensé par la bonne tenue des produits végétaux, ce qui n'est pas le cas en 1529. Les chiffres manquent ensuite pour 1530, 1531, 1532. La reprise s'amorce à partir de 1533, elle tient aux produits d'origine animale qui compensent la faiblesse des produits d'origine végétale, nette en 1534 et 1535. Pendant cette période, les dons de beurre sont globalement les plus réguliers, ainsi que ceux d'«autres produits». Pour le porc l'irrégularité est grande, les années 1517, 1520-1525, 1528 et 1529 sont défavorables, la reprise de 1533 à 1535 n'en paraissant que plus vigoureuse. Pour les céréales, aux valeurs élevées de 1518 à 1525 (hormis 1524), succède une

<sup>33</sup> Pour alléger le texte, on désignera par porc, l'ensemble porc, viande et *chair* ; par céréales, l'ensemble céréales, blé noir et pains ; «autres produits», les autres produits agricoles qui ne sont ni ceux des ensembles précédemment cités ni le beurre ; et par fêtes du début d'année, l'ensemble des fêtes de la Circoncision et de l'Épiphanie et le premier dimanche de janvier s'il se place entre le 1<sup>er</sup> et le 6 janvier.

phase défavorable (sauf 1528). Globalement, les dons faits en automne sont relativement limités, ainsi que ceux faits à l'été. Le printemps est au contraire en général mieux pourvu, de même que l'hiver. Quant aux dons liés aux fêtes du début de l'année, ils affichent des valeurs élevées dont certaines, celles de 1522 et 1523, se seront ensuite jamais dépassées. Cela n'exclut pas des valeurs plus médiocres en 1524, 1527, 1529, et surtout un retournement de tendance à partir de 1534 où les dons ne se situent plus qu'autour de 2 liv. t, ces valeurs étant en relation avec une baisse significative de dons en céréales et pains.

Une autre phase peut être distinguée de 1536 à 1546. Elle se compose de deux séquences. La première se suit jusqu'en 1541. Les dons en nature peinent à dépasser 15 liv. t, sauf en 1538 et 1540. Elle est suivie, de 1542 à 1546, d'une séquence plus favorable où les montants des ventes se situent autour de 18/19 liv. t, sauf en 1545 (15 liv. t, en raison d'un net recul des dons en porc), mais qui ne retrouvent pas les valeurs enregistrées précédemment. La différence entre ces deux séquences tient avant tout aux dons d'origine animale qui sont plus élevés à partir de 1543 ; les dons de produits d'origine végétale étant plus stables sur l'ensemble de la période. Les montants des ventes des dons en céréales sont de peu d'importance. Fait nouveau pendant tout cette période, les « autres produits » affichent des montants plus élevés que ceux des céréales. La répartition saisonnière est caractérisée par la relative faiblesse de l'hiver et du printemps, et la relative importance de l'été et de l'hiver. Les dons liés aux fêtes de début d'année sont au plus bas ; ils se placent dans une séquence qui commence en 1533 et dont on ne sort qu'en 1549, marquée par des valeurs constamment inférieures à la moyenne, ce repli affectant surtout les dons de céréales faits à l'occasion de ces fêtes.

L'année 1547 marque une nette reprise des dons. Elle ouvre une phase mieux orientée qui court jusqu'en 1561, et durant laquelle les dons peuvent dépasser 20 liv. t et parfois même 25 liv. t. Les valeurs se répartissent en général en courtes séquences interrompues par une année moins favorable qui fait transition. Pendant cette période, les produits d'origine végétale affichent des niveaux supérieurs à 5 liv. t (exceptions en 1553 et 1555), retrouvant des chiffres que l'on connaissait plus depuis 1534 (1546 exceptée), sans retrouver toutefois les valeurs records de certaines années antérieures. Surtout, les dons d'origine animale affichent des valeurs couramment proche de 15 liv. t ou supérieures (sauf en 1557) constituant une séquence inédite dans sa continuité (seules sont comparables les séquences 1518-1522, 1533-1535). Quant aux dons de produits d'origine végétale, ils sont toujours supérieurs à 5 liv. t (sauf en 1561). Les céréales offrent une série relativement stable avec des valeurs supérieures à 50 s t (sauf en 1553 et 1555). Les « autres produits » sont également bien orientés (1548 est l'année record de notre série) et le plus souvent leurs montants sont supé-

rieurs à ceux des céréales. Les ventes de beurre, qui retrouvent les valeurs les plus favorables d'entre 1518 et 1528, sont globalement stables. Enfin, celles de porc offrent une série qui n'a pas son équivalent et qui enregistre en 1547 la valeur record de notre série. Signe sans doute d'un développement de l'élevage porcin alors que l'élevage bovin garde toute son importance. La répartition saisonnière s'avère être très variable, l'hiver est plutôt en retrait ainsi que le printemps, ce dont profite plus l'automne que l'été. Les dons des fêtes de début d'année sont irréguliers mais retrouvent par moments des valeurs élevées dépassant 3 liv. t.

Enfin entre 1562 et 1565, les valeurs enregistrées sont au plus bas, inférieures à 15 liv. t. Si auparavant de telles valeurs ne sont pas ignorées, elles n'avaient jamais constitué une séquence aussi longue (sauf entre 1536 et 1539). Le recul touche l'ensemble des produits.

## Productions agricoles et évolution démographique

Étudier les productions agricoles à Châteaubriant signifie aussi essayer de comprendre des rapports possibles de ces productions avec les évolutions démographiques.

### *Chiffres et évolutions de la population*<sup>34</sup>

Les sources fiscales ne donnent que des renseignements ponctuels. À Châteaubriant, en 1515, la *taillee qui a été esgaillee pour fere couvrir l'église de Beré* porte sur 320 *mesnaigiers*, ce qui pourrait, en supposant que ce chiffre provienne d'un décompte récent et qu'à un feu soient associées cinq personnes, correspondre à un chiffre de population pour la paroisse de plus de 1 600 habitants, estimation qui paraît acceptable en dépit de la fragilité des hypothèses émises<sup>35</sup>.

L'essentiel de l'information est fourni par les registres de baptêmes. Pour la paroisse de Saint-Jean-de-Béré, la série est remarquable ; elle commence à partir de 1492, mais les années 1501-1504 ne sont qu'incomplètement ou pas informées. Le nombre des baptêmes enregistrés chaque année est très variable, oscillant entre 18 en 1494, et 102 en 1536. Les variations d'une année à l'autre pouvant approcher et même dépasser 100 % par rapport à l'année précédente<sup>36</sup>.

<sup>34</sup> Pour une approche démographique à l'échelle du Pays de Châteaubriant : GALLICÉ, Alain, «Le pays de Châteaubriant à la fin du Moyen Âge (fin XIV<sup>e</sup> siècle-milieu XV<sup>e</sup> siècle. Une approche démographique», *Pays de Châteaubriant - Histoire et Patrimoine*, n° 2, 2003, p. 32-37.

<sup>35</sup> Arch. mun. Châteaubriant, GG 45, f° 75.

<sup>36</sup> *Ibid.*, GG 1-3 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, 1, Mi ec, 48 R 4.

Pour le pays nantais, A. Croix a montré qu'à moyen terme les courbes s'ordonnent selon des périodes de durée à peu près trentenaire où se distinguent des dômes, en 1485, 1515, 1546, entrecoupés de cuvettes, en 1501-1502, 1530, 1554-1555, cette dernière marquant un léger changement de périodicité. Ces cuvettes correspondent à des crises : très graves en 1500-1501, 1531-1532 et sérieuses en 1554-1555. Si d'autres alertes peuvent être relevées, de plus longues périodes d'accalmie se dessinent : 1504-1515, 1537-1544. Puis en élargissant son travail à la Bretagne, A. Croix précise la chronologie des crises et leurs causes «principales» : pour notre période, 1509-1510, non déterminée ; 1520-1522, frumentaire ; 1531-1532, mixte ; 1540, épidémique ; 1546-1547, frumentaire ; 1550, épidémique ; 1563-1565, mixte. Cependant, en dépit de ces reflux, globalement, la population augmente<sup>37</sup>.

Les indications fournies par les registres de baptêmes de la paroisse de Saint-Jean-de-Béré révèlent une réalité complexe<sup>38</sup>. Globalement, entre 1492 et 1501, les chiffres des conceptions se situent à un niveau relativement bas (moyenne annuelle 45 conceptions, valeurs extrêmes 19 et 83) et tout particulièrement l'été, sauf en 1495 et 1497. Saint-Jean-de-Béré est-elle touchée par la mortalité de 1500-1501 qui frappe le pays nantais et que l'on sait présente dans le pays de Châteaubriant à Marsac à partir du troisième trimestre 1500 ? Les informations manquent de mars 1501 à mai 1503, mais la médiocrité des chiffres du premier semestre 1500 est peut-être un indice.

La période 1504-1522<sup>39</sup> est globalement plus favorable (53 conceptions moyennes annuelles). Elle connaît une forte irrégularité (valeurs extrêmes 11 et 95). Les étés affichent, en moyenne, des chiffres de conceptions très supérieurs à ceux constatés lors de la période précédente (12 contre 6). Après les médiocres années 1504 à 1505 (31, 32 conceptions) – peut-être à rapprocher d'une «crise épidémique» signalée à Rennes, mais seulement à titre d'hypothèse, les épidémies étant géographiquement irrégulières et leur impact «déconcertant» –, le premier trimestre 1506 s'affiche en hausse, les conceptions annuelles se placent à un

<sup>37</sup> CROIX, Alain, *Nantes et le pays nantais au xvi<sup>e</sup> siècle. Étude démographique*, Paris, 1974, p. 160-161 ; DUPÂQUIER, Jacques, «Réflexions sur l'ouvrage d'A. Croix : *Nantes et le pays nantais au xvi<sup>e</sup> siècle*», *Annales, Économie, Société, Civilisations*, 1975, p. 394-401 ; CROIX, Alain, «À propos de quelques réflexions de J. Dupâquier», *ibid.*, p. 1585-1592 ; *Id.*, *La Bretagne...*, *op. cit.*, p. 253-264, 345, 349, 366, 370, 468, d'où sont issues diverses citations que l'on trouve *supra* et dont pour alléger le texte il n'est pas rappelé à chaque reprise l'origine ; *Id.*, *L'âge d'or de la Bretagne*, Rennes, 1993.

<sup>38</sup> Arch. mun. Châteaubriant, GG 1-3 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, 1, Mi ec, 48 R 4, Châteaubriant.

<sup>39</sup> La distinction de cette phase par rapport à la précédente s'impose d'abord en raison de notre documentation : absence de chiffres de conceptions de mars 1501 à mai 1503.

niveau moyen en 1506, 1507, 1508, les trois premiers trimestres de 1509 étant bien disposés. Une rupture se fait à partir de l'automne 1509, l'année 1510 étant franchement mauvaise (11 conceptions), ce qui pourrait être rapproché d'une crise d'«origine non déterminée» constatée par ailleurs, mais sans doute épidémique : les ravages les plus marqués des épidémies se situant de juin à octobre. La récupération n'intervient qu'au second semestre 1511. Les valeurs sont ensuite moyennes de 1512 à 1515. La poussée de l'année 1516 n'en apparaît que plus nette (95 conceptions). Elle commence un palier supérieur (84 en 1517, 69 en 1518, 65 en 1519, 76 en 1522), à mettre en rapport avec les «années pleines» de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Seules les années 1520 et 1521 s'inscrivent en retrait (47, 52 conceptions), le mouvement amorcé en août 1519 ne prenant fin qu'à l'automne 1521, ses difficultés sont à rapprocher d'une «crise frumentaire» provoquant en 1521 une disette dans le pays nantais.

Une autre phase s'ouvre en août-septembre 1523 pour se clore en août 1532. Lors de cette phase de repli, le nombre annuel moyen des conceptions est analogue à celui relevé pour la période 1492-1501 (45), mais il s'inscrit dans une fourchette plus resserrée (valeurs extrêmes 26 et 58). La répartition saisonnière est particulière : l'automne enregistre un nombre moyen de conceptions qui le place au premier rang devant le printemps ; et si l'automne et l'hiver présentent des valeurs comparables à celles des périodes précédentes, le printemps est en recul ainsi que l'été (sans atteindre, cependant, les faibles chiffres de 1492-1501). D'août 1523 à juillet 1524, on ne compte que 20 conceptions. La reprise s'esquisse en août 1524, mais le printemps et l'été 1525 sont déprimés, et la poussée de l'automne 1525 n'est pas confirmée en 1526, ni en 1527 dont les chiffres ne sont que moyens (46, 51 conceptions) ainsi que ceux des huit premiers mois de 1528. L'automne 1528 est difficile et prélude à une année 1529 fort mauvaise (26 conceptions). Si le début de 1530 est mieux orienté et il en est de même du printemps 1531, il faut cependant attendre l'automne 1532 pour véritablement sortir de cette phase déprimée. Cette longue période difficile est à rapprocher d'«une véritable crise chronique» ou «complexe», qui affecte le pays nantais de 1528 à 1533, dont 1531-1532 ne serait que «le sommet». Nous retrouvons la description qu'en donne A. Croix : la crise de 1531-1532 éclate au cours du troisième trimestre de 1531, et dure cinq trimestres pendant lesquels le niveau des conceptions est inférieur à 10 (contre 15 en période normale), le dernier trimestre de 1532 étant mieux orienté. De fait, la crise est apparue à la fin de 1528, l'année 1530 étant marquée par une légère accalmie, et le deuxième trimestre 1531 par une brève reprise interrompue par la grave crise de 1531-1532. Le fait que cette crise éclate, comme dans la plupart des paroisses du pays nantais, au troisième trimestre 1531, au moment de la soudure, lorsque les blés de la récolte passée sont consommés et où ceux de la récolte à venir se font encore attendre, atteste de problèmes frumen-

taires qui affectent le pays de Châteaubriant depuis 1528. Dans ce contexte, la récolte de 1531, qui est franchement mauvaise, puis celle de 1532, qui ne paraît guère meilleure, faisant suite à une série de printemps et d'été «pourris», ont des conséquences démographiques considérables. D'origine «mixte», la crise est aggravée par la famine, attestée en 1531-1532 ; cependant, ce sont la peste et autres épidémies qui ont l'impact le plus puissant.

Par la suite, jusqu'en 1565, la moyenne annuelle des conceptions s'établit à 73 (valeurs extrêmes 99 et 36), et ce n'est que par quatre fois que l'on descend au-dessous de 60 conceptions : 54 en 1545, 55 en 1546, 36 en 1557, 56 en 1563. Un palier quantitatif est donc franchi et il n'y a plus l'équivalent de la longue période de dépression d'entre 1523 et 1532 où aucune année n'affichait 60 conceptions. Néanmoins, plusieurs phases peuvent être distinguées. De 1533 à 1544, la progression est remarquable ; elle est la plus forte de notre série (moyenne annuelle 80 conceptions, valeurs extrêmes 99 et 62, soit relativement resserrées) avec des valeurs de printemps et d'été fortement marquées, évoquant en cela la période 1504-1522. L'été 1544 annonce un repli dont on ne sort qu'au premier trimestre 1547, les deux années 1545 et 1546 affichant des valeurs en recul (54, 55 conceptions), difficultés à rapprocher d'une «crise frumentaire», d'une disette, nettement établie dans le pays nantais et associée à une peste. La période qui va de 1547 à 1555 s'inscrit en retrait de celle de 1533-1544 (moyenne annuelle des conceptions 76, valeurs extrêmes 96 et 60). Par rapport à la période précédente l'automne et l'hiver s'inscrivent un cran au-dessus, le printemps et l'été un cran au-dessous, le printemps connaissant de fortes variations d'une année à l'autre. Les années 1547-1548 et 1554-1555 se placent dans une dynamique haussière, alors que les périodes 1548-1550 et 1552-1553 sont autant de séquences orientées à la baisse mais affichant des valeurs moyennes, jamais inférieures à 60 conceptions. Il n'en va pas de même pour 1556 et 1557. Une forte dégradation s'amplifie à partir de novembre 1556 et ce pendant treize mois, décembre 1557 étant à nouveau bien orienté. Ces difficultés des années 1556-1557 sont à rapprocher de ce que l'on constate par ailleurs en pays nantais. À partir de 1558, les chiffres des conceptions sont plus homogènes (moyenne annuelle 70, valeurs extrêmes 56 et 84). La répartition saisonnière est inédite : automne, été, printemps, hiver. Certaines saisons enregistrent des valeurs élevées : le printemps 1559 qui fait suite à un hiver défavorable, l'automne 1561 qui termine une année médiocre. Le printemps et l'été 1563 marquent un décrochement, la reprise de l'été 1564 marque le pas dès décembre pour reprendre en mai 1565, et à nouveau s'essouffler à partir de septembre. Aussi les années 1563 et 1565 n'offrent-elles que des valeurs très moyennes (56 et 61). Elles sont à rapprocher des effets d'une «crise mixte», «grave» et «complexe» qui sévit en pays nantais où la récolte de 1562 faisant suite à un printemps et un été «pourris»

est mauvaise et provoque une famine en 1562-1563 dont les effets à la fin 1563 et au début 1564 sont relayés par la peste.

En suivant cette périodisation, on peut préciser les rythmes d'évolution de la population de Saint-Jean-de-Béré. La moyenne des conceptions annuelles pour la période 1492-1500 s'établit à 45 ; 1504-1522 à 53 ; 1523-1532 à 45 ; 1533-1546 à 76 ; 1547-1557 à 71 ; 1558-1565 à 73. Ainsi la poussée démographique bien amorcée au début du xvr<sup>e</sup> siècle, remise en cause entre 1523 et 1532, connaît-elle une montée en puissance remarquable entre 1533 et 1546, avant de se stabiliser. Les phénomènes cumulatifs, liés à l'arrivée de classes d'âge plus au moins nombreuses, apportent des éléments d'explication : les classes « creuses » de la fin du xv<sup>e</sup> siècle ont leur retentissement dans la décennie 1520 ; les classes « pleines » à partir des années 1533-1534 sont affectées périodiquement par des faiblesses qui résultent très probablement du jeu des épidémies, qui cependant ne remet pas en cause la formidable phase de récupération amorcée depuis la seconde partie du xv<sup>e</sup> siècle.

En retenant un taux de natalité entre 36 et 42 pour mille – 40 pour mille devant être le plus proche de la réalité –, et en tenant compte d'une sous-évaluation possible due à l'absence des morts-nés ou décédés dans les heures qui suivent leurs naissances, Saint-Jean-de-Béré aurait dans les années 1547-1557, un chiffre probable de population de 1 960 habitants (maximum 2 170, minimum 1 860), soit un peu moins de 2 000 habitants, chiffre supérieur de quelques 60 % à celui qu'aurait connu Saint-Jean-de-Béré lors de la dernière décennie du xv<sup>e</sup> siècle. Par rapport aux données de la réformation générale des feux (1428), ces chiffres s'inscrivent en hausse d'environ 140 % : Saint-Jean-de-Béré avait alors entre 720 et 960 habitants. Si cette augmentation n'est en rien originale à l'échelle de l'Occident, son ampleur est à souligner et à rapprocher de la fonction urbaine de Châteaubriant, en liaison avec la période faste de la baronnie pendant les dernières années de Jean de Laval et sous Anne de Montmorency, qui a dû être amplificatrice<sup>40</sup>.

### *À la recherche d'une conjoncture*

Croiser l'évolution des offrandes à la fabrique de Saint-Jean-de-Béré et l'évolution démographique nécessite la plus élémentaire prudence. Pour une année considérée, il n'y a pas toujours de correspondance marquée entre le nombre de conceptions et le nombre de dimanches sans dons.

<sup>40</sup> CROIX, Alain, *Nantes...*, *op. cit.*, p. 205-206 ; GALLICÉ, Alain, «Le pays de Châteaubriant...», *op. cit.*, p. 36-37 ; DUPAQUIER (Jacques), dir., *Histoire de la population de la population française*, Paris, 1988, t. I, p. 372-382, t. II, p. 149-161 ; FOSSIER, Robert, «Aperçus sur la démographie médiévale», *118<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques*, 1993, Paris, 1995, p. 11-25.



Cependant, les dimanches sans don du début de notre période, et c'est encore plus marqué entre 1523 et 1532, sont plus nombreux qu'entre 1533 et 1563, en particulier entre 1547 et 1557. Les années 1563-1565 n'en apparaissent que plus remarquables : le nombre de dimanches sans dons est particulièrement élevé et forme une séquence inédite. Les difficultés matérielles sont-elles seules en cause ? L'impact des idées réformées influe-t-elle alors sur les comportements ?

Des conclusions s'imposent : diversité des rythmes qui affectent les différents éléments étudiés ; irrégularité de chacun d'eux ; complexité d'une réalité mouvante dont les divers éléments constitutifs ont leur propre logique. Cependant, certaines données ponctuelles peuvent être croisées pour proposer un calendrier des crises.

- 1509-1510. Les conceptions s'écroulent à compter d'octobre 1509, la récupération n'intervenant véritablement qu'en juillet 1511 (34 conceptions en 21 mois<sup>41</sup>) ; les dons marquent le pas en octobre et novembre 1509 et fléchissent en 1511. Les dons en céréales sont très élevés en 1509 et 1511, en retrait en 1512 et 1513 mais encore élevés, ceci étant à mettre en relation avec de probables bonnes récoltes de 1509 à 1513, si l'on en juge par le niveau des prix. Les dons en beurre sont faibles en 1510 ainsi que ceux en denier et ceux en pourceaux en 1511 et 1512. Globalement, pas de problème de subsistances et les dons de printemps sont relativement importants. La crise est épidémique, nos sources ne permettant pas d'apprécier son impact meurtrier.

- 1520-1522. Les conceptions se tassent à partir d'août 1519, l'automne 1520 est mieux orienté, mais la vraie reprise se place à l'automne 1521 et se poursuit en 1522. Les dons en céréales s'inscrivent à la baisse ; ceux de beurre sont bien orientés, ainsi que ceux de porcs qui cependant régressent en 1521 et s'écroulent en 1522. Surtout, la tension des prix du seigle que l'on constate depuis 1516 se fait plus forte au lendemain des récoltes de 1520 et plus encore de 1521. Les dons faits au printemps à la fabrique sont en recul surtout en 1522 - où ils se reportent sur les fêtes du début d'année -, ainsi que les dons en deniers. La crise est d'abord frumentaire, la cherté des grains pose problème pour certains plus sensibles à la maladie et à la mortalité.

- 1528-1532 avec un paroxysme en 1531-1532. Les conceptions reculent fortement à l'automne 1528 et restent à un niveau bas toute l'année 1529. En fait, 1529 est le point le plus bas d'une période commencée depuis septembre 1523 et qui se prolonge jusqu'à octobre 1532, période durant laquelle les conceptions se situent à un niveau très moyen, sauf en 1525. Les dons en céréales sont, sauf en 1525, très peu importants, et même absents en 1531. Si les prix du seigle baissent après la récolte de

<sup>41</sup> Le sous-enregistrement n'est pas exclu.

1522, ils n'en restent pas moins relativement élevés. Si les récoltes de 1525 et 1526 sont un peu meilleures, et pour le froment franchement bonne en 1526, celle de seigle en 1528 est très mauvaise, et celles d'orge en 1531 et 1532 ne sont pas bonnes. Les dons en pourceaux sont médiocres en 1529 (ainsi que ceux en beurre) et 1530, ceux de lin s'écroulent de 1529 à 1531. Quant aux dons en deniers, ils sont inférieurs à ceux des périodes précédentes, surtout en 1525 et 1526. L'arrière-fond frumentaire de la crise est certain, et comme précédemment il s'en suit un taux de morbidité élevé faisant de cette crise une « crise mixte »

– 1546-1547. Les conceptions marquent le pas dès l'été 1544 et restent moyennes jusqu'en décembre 1546, l'année 1547 est mieux orientée, cependant le printemps et l'été enregistrent des chiffres très moyens. Les dons de céréales sont absents en 1545, ceux de pourceaux faibles en 1545 et 1546, et le prix de l'avoine grosse en janvier 1546 est au plus haut. Autant de signes de difficultés frumentaires.

– 1556-1557. Les conceptions en 1556 se situent à un niveau moyen jusqu'en novembre où elles sont franchement médiocres et ce jusqu'en décembre 1557 où elles redeviennent moyennes. Les récoltes ne sont pas bonnes en 1555 et 1556 si on en juge par le prix du froment en janvier 1556, et celui de l'avoine en janvier 1557, alors que les dons en beurre sont très faibles en 1557. Autant de signes de difficultés frumentaires et agricoles.

– 1563-1565. Le chiffre des conceptions décroche à partir de mai 1563, jusqu'en mars 1564, pour être à nouveau médiocre en décembre 1563 et de juin à avril 1565. Les dons en nature sont, en valeur, médiocres depuis 1562, pour ceux d'origine végétale surtout en 1563 et 1565, pour ceux d'origine animale surtout en 1562 et 1565, alors que les dons en espèces sont médiocres surtout en 1561 et 1562. La crise s'inscrit dans un contexte agricole peu favorable.

Avec prudence, des rythmes peuvent être croisés et des phases distinguées :

– 1507-1523. L'irrégularité domine. Le dynamisme démographique est patent, en témoigne tout particulièrement les chiffres de conceptions de 1516 à 1519, que l'on retrouve encore après la crise de 1520-1521. Les revenus de la fabrique franchissent un palier en 1517 en dépassant 20 liv. t.

– 1523-1532. Les conceptions stagnent à des niveaux moyens – les chiffres de 1520 et 1521 de la phase précédente ne sont pas dépassés sauf une fois en 1525 et de peu. La crise « complexe » des années 1528-1532 se traduit par un net recul des dons à la fabrique.

– 1533-1546. Les conceptions affichent continûment, jusqu'en 1544, des niveaux élevés. Au-delà de la récupération faisant suite à la crise, cette

période bénéficie de l'arrivée à l'âge adulte de ceux qui sont nés dans les «bonnes années» de la décennie 1510. Cependant, après les bons chiffres de 1533, 1534 et 1535 (+ de 21 liv. t), les revenus de la fabrique décrochent nettement entre 1536 et 1541 (17 liv. t) et la reprise de 1542, 1543 et 1554 (19 liv. t) est interrompue par la crise des années 1545-1546, marquées par des difficultés agricoles. Le plus intéressant à noter concerne des évolutions : à partir de 1534, les ventes des dons en céréales ne dépassent que rarement 2 liv. t (sauf en 1546), ne retrouvant pas leurs niveaux antérieurs, alors que les dons des «autres produits végétaux» les dépassent en valeur, quoique le lin, à l'image des céréales, ne retrouve pas les valeurs d'entre 1507-1523, alors que les pois et fèves les dépassent de peu. Les dons en deniers s'inscrivent souvent très en retrait par rapport aux périodes précédentes. Cette phase favorable voit donc des comportements évoluer, mais il serait pour le moindre hasardeux de penser à une évolution engageant le rapport aux céréales et à l'argent disponible.

- 1547-1565. Le schéma d'une période bien orientée, mais à un niveau moindre qu'entre 1533 et 1544, se retrouve en 1547-1555 (crise en 1556-1557) et en 1558-1562 (crise en 1563-1565). De 1547 à 1565, les montants des ventes des dons en céréales, blé noir, pains et lin sont plus élevés que lors de la période précédente, mais sans retrouver les niveaux antérieurs les plus élevés, alors qu'il n'est pas de même des pois, des fèves, des fruits et des légumes qui eux progressent. Les dons en nature à la fabrique retrouvent des valeurs élevées, supérieures à 5 liv., sauf à compter de 1561 où s'ouvre une période différente.

Demeure une question fondamentale : comment les hommes, à Châteaubriant, entre 1500 et 1565, assurent-ils l'alimentation d'une population en plein essor ? Les explications, probablement très complexes, engagent les comportements et les décisions des acteurs que notre documentation ne permet pas de déterminer. Quelques éléments peuvent toutefois être avancés. La polyculture offre des possibilités : les indices relevés concernant l'usage du sarrasin comme culture régulière et «de secours» en sont une<sup>42</sup> ; celle de la poussée des «autres produits» d'origine végétale en particulier des pois et fèves, une autre ; celle-ci donne à penser – si la hausse constatée du montant des ventes est en rapport avec des dons plus importants permis par un développement de ces cultures – à un développement des jardins et donc d'un secteur plus

<sup>42</sup> Les dates connues des premiers dons faits en sarrasin après la récolte de l'année s'échelonnent de fin août au début octobre : 26 août 1508 ; 12 septembre 1513 ; 18 septembre 1513 ; 21 septembre 1516 ; 26 septembre 1518 ; 28 septembre 1511 ; 26 octobre 1521 ; 29 octobre 1531. Certaines de ces dates sont à rapprocher d'années qui ne connaissent pas de dons en raisins (1508, 1513, 1539) ou seulement tardivement (1511), et encore d'année que l'on sait difficile (1521, 1531). Ces rapprochements pourraient suggérer – si le don est proche de la date de la récolte – que, sans exclure un premier type de culture du sarrasin dans le cadre d'asselements, s'en ajoute un second, caractéristique de périodes plus difficiles.

intensif ; une autre voie explicative serait à trouver dans la place, également plus grande, prise par les fruits, ce qui paraît montrer une attention plus grande à l'arboriculture et que les productions des pommes et à un titre moindre des châtaignes – avec la même réserve que ci-dessus – se développent. L'importance de l'élevage est également essentielle. Les chiffres des ventes des dons en beurre relevés au début de notre période se retrouvent à la fin de celle-ci, alors que ceux concernant les produits porcins augmentent, donnant à penser à un développement du cheptel bovin et plus encore du cheptel porcin.

D'autres facteurs concernant l'évolution de la ville de Châteaubriant ont dû jouer. À partir des années 1530, Jean de Laval engage des travaux qui transforment considérablement le château et son environnement. Le programme ambitieux d'un nouveau logis témoigne d'une ordonnance et d'un vocabulaire inspirés de la Renaissance ligérienne. L'aveu de mai 1541 fait état de l'aménagement d'un parc clos de murailles où se trouvent des bois, jardins, maisons, *logis de plaisance, cerfs, biches, daims, grands refuges à connils* [...], se développant sur 1 000 journaux. Ces programmes participent de la redéfinition du cadre seigneurial voulue par Jean de Laval, gouverneur de Bretagne depuis 1531. Ils se prolongent, après la donation faite le 5 janvier 1540 par Jean de Laval de ses biens à Anne de Montmorency, par d'autres travaux au château et dans la ville même dans les années 1550 : une nouvelle église Saint-Nicolas, une nouvelle porte de ville et une motte-promenade<sup>43</sup>. Ces travaux ont un caractère prestigieux et identitaire. Ils n'ont pu que contribuer à l'affirmation de la ville, à son animation, à son ouverture, et sans doute à une attention nouvelle à son ravitaillement sans que l'on puisse cependant en apprécier l'impact réel sur l'économie locale<sup>44</sup>.

Toute monographie pose le problème de sa contribution à autre chose qu'une simple histoire locale. Celle-ci s'appuie sur des sources sérielles : l'une, celle des registres de baptêmes, déjà étudiée par A. Croix, l'autre, celle des comptes de fabrique, dont l'étude est inédite. Leur croisement, associé à d'autres sources, permet de confirmer des acquis généraux, sur le calendrier des crises entre autres, apporte des éléments d'information sur les cultures et leurs prix, et suggère des évolutions pour la première

<sup>43</sup> BOUVET, Christian, *Châteaubriant. Histoires*, Châteaubriant, 2002, p. 82-83, 106-108 ; Le BŒUF, François, «Les logis Renaissance à Châteaubriant ou comment rajeunir l'image d'un vieux château», *Pays de Châteaubriant – Histoire et Patrimoine*, 2, 2003, p. 56-63 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2110, fol. 1-1 v° (1541), *ibid.*, B 2101, fol. 1 (1500).

<sup>44</sup> Deux lettres de rémission font état de transports de *bleds* et de pain de froment vers la ville de Châteaubriant : l'une du 20 décembre 1532, *ibid.*, B 34, f° 262-263 v° (réenregistrée le 18 mars 1534, *ibid.*, B 36, f° 38 v°-39 v°) ; l'autre du 12 septembre 1534, *ibid.*, B 36, f° 129 v°-131 v°. L'information donnée ne relève pas seulement du fait divers, mais ne permet pas de tirer de conclusions.

moitié du XVI<sup>e</sup> siècle pour laquelle les informations, surtout chiffrées, sont comptées. Il révèle surtout la complexité et laisse entrevoir des adaptations diverses du système de productions agricoles.

Christian BOUVET  
Alain GALLICÉ  
(CRHIA)

### RÉSUMÉ

Cette étude des productions agricoles dans la paroisse de Saint-Jean-de-Béré (Châteaubriant) s'appuie sur des sources sérielles : celle des registres de baptêmes (déjà étudiée par A. Croix) et celle des comptes de fabrique (étude inédite). Le croisement de ces sources, associées à d'autres, permet de confirmer des acquis généraux, par exemple sur le calendrier des crises ; mais il apporte aussi des éléments d'information sur la mise en valeur des terres, sur les cultures et leurs prix. En outre, l'analyse suggère des évolutions pour la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, pour laquelle les informations, surtout chiffrées, sont comptées. Elle révèle des situations complexes et laisse entrevoir des adaptations diverses du système des productions agricoles.